

Compte rendu

Ouvrage recensé :

JURANVILLE, Alain, *Lacan et la philosophie*

par Romain Gagné

Laval théologique et philosophique, vol. 41, n° 2, 1985, p. 259-261.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400173ar>

DOI: 10.7202/400173ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Deuxièmement, parce que c'est une *platitude* de dire que si tout le monde s'entend sur une réponse, personne n'aura le droit de qualifier cette réponse de fausse. (p. 112)

Pour adoucir sa critique Kripke avoue que la philosophie de Wittgenstein a bien des aspects qui lui échappent, mais cette confession de sa modestie ne sauve pas l'argument en question. Il aurait été souhaitable que Kripke se rende compte plus tôt des sophismes de Wittgenstein. Sa présentation aurait beaucoup gagné en clarté s'il avait adopté, dès le début, le rôle du critique. Il est certain que les disciples fidèles de Wittgenstein pardonneront difficilement à Kripke ce sacrilège. C'est à leur tour de prouver que Kripke a tort ; mais ils n'auront pas une tâche facile.

Ernest Joós
Université Concordia
Montréal

Alain JURANVILLE, **Lacan et la philosophie**. Coll. « Philosophie d'aujourd'hui », Paris, Presses universitaires de France, 1984 (13.5 × 21 cm), 495 p.

« *Penser, c'est renoncer
au savoir* » (SCHELLING)

Peut-on élaborer un discours philosophique sur l'inconscient quand le discours analytique interprété par Lacan situe l'être dans le parlêtre, dans la signifiante pure, articulée en chaînes dans de purs rapports différentiels et où le sujet apparaît comme le déchet, objet en exclusion interne à l'ordre symbolique des écarts, et où le « monde » lieu logique d'ordonnance des étants se révèle être un rêve de consistance masquant la défaillance de la vérité ? Un discours spéculatif de l'inconscient, un discours d'un savoir qui se sait, d'un savoir absolu, est-il conciliable avec la thèse d'un signifiant pur marquant l'impuissance de l'énoncé à épuiser l'acte subjectif de l'énonciation ? Si ce qui est signifiant pour celui qui tient le discours n'est pas ce qui est posé comme signifiant, soit l'effet produit en l'autre, le discours spéculatif échouera à énoncer l'être dans sa vérité car dire le dire sans effacer son dire est le leurre que la mise en acte de l'inconscient vient toujours démentir.

C'est à cette aporie qui avait déjà été soulevée par Vincent Descombes (*L'inconscient malgré lui*, Les Éditions de minuit, 1977) que s'attache Alain Juranville dans ces quelque cinquante pages très serrées. Articulée à une analytique du discours lacanien, non seulement celui du premier Lacan mais du Lacan des nœuds borroméens et des mathèmes, la lecture dialectique de l'auteur constitue une reprise de la théorie lacanienne dans une pensée philosophique où les figures d'Aristote, de Descartes et de Kant sont convoquées mais où l'horizon heideggerien demeure, avec celui de Lévinas, le plus présent. Mouvement philosophique au terme duquel l'aporie centrale devra être relativisée pour laisser voir le nécessaire entrelacs de la philosophie et de la psychanalyse, où la première sans son symptôme, resterait discours illusoire, discours sans « problème », où « la psychanalyse sans la philosophie, verserait à l'imposture de l'action (p. 8) ».

Une telle opération dialectique dont l'aboutissement espère établir que le discours philosophique peut et doit assumer l'idée de l'inconscient dans toute sa rigueur exige au préalable de préciser les termes du problème. L'auteur s'y attache dans la première partie de son ouvrage intitulée : « La théorie de l'inconscient et le discours philosophique ». Comme l'existence de Dieu, l'existence de l'inconscient fait problème. L'originalité de Lacan vis-à-vis de Freud, mais en s'appuyant sur lui, a été de chercher en s'aidant de la linguistique structurale à

déduire l'inconscient à partir de la logique du langage en se fondant sur l'autonomie de la signifiante. Ce que Freud, prisonnier de l'épistémè physicaliste de son temps avait cherché en vain à vérifier empiriquement, Lacan, lui, va chercher à l'établir à priori en montrant que le « Je dis », l'acte de parole oublié par Descartes et présupposé au « Je pense », inscrit la vérité de l'inconscient. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » (Lacan, « L'étourdit, *Scilicet* 4, p. 5.).

C'est cette déduction lacanienne que Juranville oppose à l'autre pôle aporétique, le discours philosophique, qu'il distingue du discours métaphysique et du discours empiriste. Si le discours métaphysique est le discours de la vérité totale (Tout a un sens dans l'Être-Un, tout est anticipable grâce à la sphère parménidienne par exemple), le discours du Bien absolu, le discours empiriste est celui du scepticisme qui nie la réalité du Bien-Un et réduit le désir au besoin. En opposition à ces deux derniers discours, le discours philosophique trouve sa spécificité en assumant la situation du questionnement, en posant l'être de l'homme comme désir, désir de savoir le Bien. Le discours philosophique est le discours qui rencontre son objet dans l'acte même du questionnement éprouvant le défaut de savoir, la défaillance de la maîtrise et de la plénitude. Discours pluriel donc qui vit du déploiement conflictuel des discours possibles, qui accepte l'in-fini en le visant et en ratant sans cesse son appropriation. Platon contre Parménide, Kant contre le dogmatisme, Éros socratique entre l'ignorance et la science, engagé, par le langage, à poursuivre le Bien dans la temporalité du questionnement de l'opinion. Le discours philosophique apparaît donc comme le discours d'une vérité totale et d'une vérité partielle (le désir). L'aporie de la philosophie et de la psychanalyse pourrait se formuler de la façon suivante : la vérité partielle du désir démontée pleinement sans le recours à la Vérité par le discours analytique, discours en acte, peut-elle être reprise dans un questionnement philosophique qui, acceptant la vérité partielle du désir demeure néanmoins dans l'horizon d'une vérité totale ?

La deuxième partie de l'ouvrage « Le désir inconscient et la loi de la castration » s'attache à décrire — avec une fidélité et une précision jusqu'ici inégalées — la théorie lacanienne du désir et la vérité partielle issue de la signifiante. La vérité n'est que partielle car si l'homme est désirant, ce n'est pas par l'existence du Souverain Bien mais plutôt par la loi constitutive du désir, la loi du symbole qui assujettit le sujet à la négativité, à la castration et l'oblige au sacrifice de la chose. Le sujet est non plus ce qui accompagne toute représentation mais ce qui apparaît et disparaît entre deux signifiants. Le sujet se trouve à être un étant dont l'être est toujours ailleurs, dans l'Autre, lieu où se constitue le « Je » qui parle avec le « tu » qui l'entend. Le sujet de l'inconscient est alors à repérer dans le sujet de l'énonciation, où ce qui s'énonce attend toujours sa signification d'ailleurs, d'un énoncé en plus, voire du langage tout entier, lequel n'existe pas. L'analyse lacanienne de la parole et du langage infirme la thèse du Savoir absolu par le dégagement des effets d'un savoir insu excédant et « faillant » sans cesse le monde de la signification. Sujet du désir, du désir de l'Autre selon la temporalité réelle inanticipable de la chaîne signifiante, le sujet n'a l'objet que comme manquant, manque sans cesse relancé par la pulsion de mort qui défait et refait le deuil de l'objet. Ce lieu de l'Autre, ce discours lacanien de l'Autre, Juranville en dégage la structure quaternaire qui écartèle et crucifie l'être humain en son désir (p. 160-169), lequel ne peut être nommé et situé que par la métaphore organisatrice du Nom-du-Père, pivot de l'émergence du signifié.

De cette structure quaternaire que Juranville rapproche et distingue du « *das Gevierte* » du cadran heideggérien (p. 168) sont ensuite déduites, selon des indications lacaniennes, quatre structures existentielles qui, sur le plan de l'imaginaire, constituent des possibilités d'aménagement vital du quaternaire : psychose, névrose, perversion et sublimation. Quatre formes de réponses à l'épreuve du temps vide de la signifiante mais également quatre formes d'occultation

de la castration, quatre formes des nouages intramondains masquant le vide du Réel, de la « Chose hors-monde », et que seul le discours analytique, contrairement au discours universitaire (celui de l'intouchable porte-parole des grands auteurs absents) ou au discours du maître (le discours illusoire du savoir absolu), pourrait dénouer en énonçant l'inconscient par la logique de l'action analytique (où l'acte de dire ne dément pas le dit).

Pourtant Lacan, dans les dernières années, aurait été conduit à abandonner la thèse d'une vérité uniquement partielle et à introduire le thème d'une vérité totale, d'une « consistance réelle des différents éléments qui se nouent en l'homme et de la structure qu'ils composent » (Juranville, 367). C'est cette consistance du signifiant qu'il introduit par sa théorie des nœuds borroméens, laquelle revalorise le registre — jadis registre du leurre — des identifications, en dévoilant, par cette figure topologique, la Trinité inséparable du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, les trois ex-tases temporelles du vocabulaire heideggérien.

Que cette vérité totale du dernier Lacan ne puisse se dire par le discours — action de l'analyse et qu'elle exige pour être conceptualisée le discours philosophique qui seul peut l'énoncer en déterminant ce qui en résulte pour le sujet désirant « faillé » d'une radicale négativité, c'est ce que l'auteur démontre dans la dernière partie de son ouvrage. Y est établi qu'une philosophie du concept — à tort dénigrée aujourd'hui — peut penser la consistance du signifiant et accomplir la sublimation, position que la psychanalyse n'a jamais cessé d'impliquer sans jamais en offrir une conceptualisation articulée et que Lacan a avancée comme position du pur don, le don de l'écriture, le don de l'œuvre par lequel le Réel reçoit nom.

L'être ne peut donc s'énoncer que par deux discours simultanés, celui de la psychanalyse et d'une philosophie du concept, l'un et l'autre s'appelant et se répondant comme leur poros mutuel. Comme symptôme de ce qui ne va pas dans le monde historique, de ce qui ne cesse de ne pas aller dans le monde historique, l'émergence de la psychanalyse, marque par son discours la fin de l'entrée du monde social dans l'histoire, la détraditionnalisation achevée de la société. Mais discours-action, elle appelle pour se dire, la pensée conceptuelle car « ce que donne à penser la psychanalyse, qui est ce qui donne le plus à penser, c'est que nous ne penserons jamais tout à fait, c'est la présence de la non-pensée au plus intime de la pensée » (Juranville, 481). Socrate toujours vivant, par la psychanalyse, à la fin de l'entrée du monde social dans l'histoire, dans la faillite du politique et de la raison instrumentale dénoncée par Kant, Socrate toujours vivant, qui passait son temps à échanger des paroles, nouant et dénouant des chaînes de discours, disant ne s'y connaître vraiment que dans la chose appelée « Éros ».

Car ce qu'a été la lecture de Ricœur pour Freud, l'ouvrage d'Alain Juranville l'est maintenant pour Jacques Lacan. À la fois une analytique et une reprise dialectique du discours analytique à l'intérieur d'un projet philosophique déterminé, là une herméneutique, ici un prolongement et un dépassement de Heidegger, dans le sillon de Lévinas. Mais cet ouvrage capital, connaîtra probablement le même destin que l'ouvrage de Ricœur, un livre controversé, rejeté à la fois par les psychanalystes et les phénoménologues. Les orthodoxes du lacanisme et de la phénoménologie heideggérienne seront sans doute agacés par ces entrelacs de psychanalyse et de phénoménologie heideggérienne. Nous leur rappellerons seulement que l'énoncé philosophique est toujours dialectique et que rien ne peut s'afficher comme philosophie qui ne soit controversé et débat.

Romain GAGNÉ
*Collège François-Xavier
 Garneau, Québec*